

marqué, dès leur naissance, d'un stigmate ineffaçable, à la vue duquel le bonheur s'enfuit, dès qu'on croit pouvoir le saisir.

"Je suis un de ces êtres dont la destinée est fatale et à qui tout espoir de bonheur est refusé.

"Je subis, résigné, les dures épreuves de la vie, et j'ai au moins la satisfaction de trouver en moi assez de force pour ne pas tomber dans le découragement qui brise la volonté, anéantit les facultés intellectuelles et met le désespoir dans l'âme.

"Tout en pleurant sur des illusions disparues, je me raidis, je me raisonne, et me dis que, puisque mon sort est tel que le Maître de tout l'a voulu, je dois l'accepter sans murmure.

"Un obstacle que, cette fois, rien ne peut détruire, se dressa entre Mlle de Mégrigny et moi ; mon devoir m'ordonne de renoncer à elle ; n'ayant plus aucun droit au bonheur, à toutes les félicités que j'avais rêvées, j'accomplis mon devoir.

"Ah ! ce n'est pas sans une douleur profonde que je vois mes plus chères espérances m'abandonner, et l'on ne saura jamais tout ce qu'il y a d'amertume dans mon cœur.

"Monsieur Beaugrand n'a dit plus d'une fois :

"André, soyez toujours l'homme du devoir."

"Je me souviens de vos paroles, monsieur, et le devoir qui me guide en ce moment, sera toujours là pour diriger ma conduite dans tous les actes de ma vie.

"Je n'oublierai jamais aucun des précieux conseils que vous m'avez donnés et que j'ai respectueusement écoutés.

"Je n'oublierai jamais également les nombreux témoignages d'amitié que j'ai reçus de vous et de Mme Beaugrand. Ce souvenir sera un adoucissement à ma peine.

"Je présente mes respectueux hommages à Mlle de Mégrigny.

"Et je vous prie de croire toujours, madame et monsieur, à l'expression sincère de mes sentiments de profond respect et de vive reconnaissance.

"André CLAVIÈRE."

Cette lettre, mise dans une enveloppe, fut aussitôt portée au bureau de poste, en même temps que plusieurs autres, par le garçon de bureau chargé de ce service.

Alors le jeune sous-préfet se sentit relativement plus tranquille. Il avait fait son devoir, sa conscience était soulagée.

Mais sa poitrine était toujours pleine de sanglots et ses yeux humides de larmes.

La tête dans ses mains, il s'absorba dans une longue et douloureuse méditation.

Midi était sonné. Il avait oublié l'heure.

Louise vint frapper à la porte du cabinet.

André sursauta, comme brusquement réveillé.

—Que me veut-on ? demanda-t-il.

Sans ouvrir la porte, Louise répondit :

—Il est plus de midi, et madame attend monsieur pour déjeuner.

—C'est bien, Louise, merci, je vous suis.

André se leva, essuya sa figure devant une glace, donna un coup de peigne à ses cheveux ébouriffés, et se rendit à la salle à manger où sa mère, debout, l'attendait.

—Tu avais donc beaucoup de travail, ce matin ? lui dit-elle.

—Oui, ma mère, beaucoup.

Ils se mirent à table, en face l'un de l'autre, comme d'habitude.

Ils déjeunèrent presque silencieusement, ne se regardant qu'à la dérobée. Ils étaient également contrains ; pour la première fois, ils se sentaient gênés en présence l'un de l'autre. Peut-être du côté d'André à l'égard de sa mère, y avait-il déjà comme un sentiment de défiance.

Le jeune homme ne remarqua point que sa mère était anxieuse, ni l'altération de ses traits ; mais la Dame en noir avait vu tout de suite que son fils était tourmenté par quelque sombre pensée.

Cependant, la pauvre mère n'osa pas l'interroger, dans la crainte que lui-même ne lui adressât des questions auxquelles elle aurait préféré ne pas répondre.

Après le café, André se leva.

—Je ne l'ai jamais vu ainsi, pensa Mme Clavière.

Après un instant d'hésitation :

—Est-ce que tu ne vas pas fumer ton cigare auprès de moi ? dit-elle.

—Non, répondit-il, j'ai à voir le président du tribunal.

C'était un prétexte pour s'en aller. Il éprouvait le besoin de s'isoler, d'être au grand air. Il allait sortir de la ville et, cherchant les sentiers déserts, faire une promenade dans les champs.

Il mit un baiser sur le front de sa mère et partit.

La Dame en noir poussa un long soupir.

—Ce n'était pas ainsi qu'il m'embrassait autrefois et il n'y a pas longtemps encore, murmura-t-elle.

Des larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah ! je le sens ! s'écria-t-elle, un nouveau malheur plane au-dessus de nos têtes.

Et pourtant, ajouta-t-elle, M. de Rosamont ne peut vouloir du mal ni à lui, ni à moi ! Ah ! je suis à ce point troublée, que tout m'apparaît aujourd'hui sous un aspect lugubre !

Le comte de Rosamont ! Mon Dieu, mon Dieu, mais pourquoi est-il dans cette ville ? Quel projet médite-t-il donc ? Non, non, je ne peux pas vivre dans cet état d'agitation, en proie à une pareille anxiété. Dois-je me condamner à rester enfermée chez moi ? Eh bien ! soit, je ne sortirai plus de cet appartement, je n'irai plus à l'église, ni nulle part. Comme cela, peut-être comprendra-t-il que sa présence à Avranches m'effraye, et se décidera-t-il à quitter la ville.

Elle resta plongée dans ses réflexions jusqu'à trois heures.

Alors, Louise lui annonça la visite d'une dame qui venait s'informer de sa santé.

La visiteuse, qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir, l'occupait à causer jusqu'à quatre heures. Cela avait fait diversion à ses pensées.

Quelques instants après le départ de la dame, Louise reparut dans le salon, apportant une lettre.

Mme Clavière la prit et, les yeux sur l'enveloppe :

—Mais, fit-elle, cette lettre n'est pas venue par la poste.

—Elle a été remise tout à l'heure chez le concierge par un garçon d'hôtel.

La Dame en noir ne put s'empêcher de tressaillir.

—C'est bien, Louise, je vous remercie, dit-elle.

La femme de chambre se retira.

—Comme mon cœur bat ! murmura Mme Clavière. Ah ! c'est que je devine qui a écrit cette lettre !

Elle resta un instant hésitante, puis se redressant brusquement, elle déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse.

Elle ne s'était pas trompée, la lettre était du comte de Rosamont.

Il écrivait :

"Madame,

"Ce matin, à l'église, vous m'avez reconnu, malgré le soin que je mettais à dissimuler ma présence ; vous voudrez bien me pardonner l'incognito que j'ai gardé vis-à-vis de vous et de tout le monde depuis deux mois que je suis à Avranches.

"Pourquoi, jusqu'à ce jour, me suis-je seulement contenté de vous voir lorsque l'occasion m'en était donnée ? Pourquoi, pendant si longtemps, me suis-je dérobé à vos regards ? Eh bien ! je dois vous faire cet aveu, j'avais pour de paraître devant vous, tout en me reprochant sévèrement de jouer un rôle peu digne de vous et de moi.

"J'ose espérer que vous ne m'en voudrez pas de mon manque de hardiesse.

"Ce que j'aurais dû faire, dès le lendemain de mon arrivée dans cette ville, je le comprends maintenant, c'était de vous écrire cette lettre, que je vous adresse aujourd'hui, pour vous prier de vouloir bien m'accorder un entretien, soit chez vous à la sous-préfecture, ou dans tout autre lieu qu'il vous plaira de me désigner.

"C'est une grâce que je sollicite, ne me la refusez pas.

"Je n'ai pas besoin de vous annoncer que j'ai beaucoup de choses à vous dire, vous le pensez bien.